

# Itinéraires ABSTRAITS

28 octobre 2023 - 31 mars 2024

Pensées et enrichies au fil des années par des artistes et des conservateurs soucieux d'ouvrir le musée à l'art de leur temps, les collections du MuMa - Musée d'art moderne André Malraux, sont, on le sait peu, pour moitié constituées d'œuvres des 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles. Parce que trop rarement montrées, le MuMa vous propose un cheminement inédit à travers ces collections. La question de l'abstraction, traversant le 20<sup>e</sup> siècle, constitue le fil rouge de cet itinéraire...

En effet depuis l'invention de la photographie au 19<sup>e</sup> siècle, les artistes, débarrassés de l'obligation de "coller à la réalité", n'ont cessé de chercher à laisser s'exprimer formes et matières pour explorer de nouvelles manières de représenter le réel. Et ce dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle. Certaines œuvres des collections du MuMa - les *Nymphéas* de Monet par exemple - en témoignent. Si notre accrochage permanent donne à voir cette amorce de changement, le musée n'a jamais proposé d'exposition qui permette d'explorer la variété des suites nourries de ces recherches.

Ces suites prendront des voies multiples : certains artistes privilégieront l'expression libre par la couleur, d'autres par la matière. Conçus dans la limite assumée de nos collections comme un exercice de style, nos *Itinéraires abstraits* n'ont pas pour objectif d'en montrer les variations de façon exhaustive. Le cheminement sera donc aussi sensible, d'abord construit autour des œuvres elles-mêmes et de leurs points communs mais aussi de nos coups de cœurs, des dialogues et correspondances possibles. C'est un choix subjectif, partiel, délibéré mais nullement définitif. Il correspond à l'instant d'un regard porté sur les collections.

Motivée par le désir de proposer à ceux que l'abstraction pourrait effrayer une progression lente et douce, à mesure que le motif disparaît, l'exposition cherche simplement à amorcer des questions, qui trouveront en chaque visiteur une réponse singulière : que représente une peinture abstraite ? Est-on libre de nos interprétations face à elle ? Une œuvre abstraite a-t-elle une utilité ? Si l'abstraction déroute encore, étonne, agace parfois, elle est une invitation à prendre du recul par rapport à la figuration, pour explorer des sensations esthétiques en dehors de toute référence à la réalité - ou presque.

Si l'abstraction échappe parfois à une compréhension immédiate, c'est peut-être parce que nous sommes, nous *homo spectator*, sans cesse confrontés à des images de cette réalité. Bombardés pourrait-on dire. Ces images sont littérales, explicites, crues parfois. Et pourtant, elles ne sont aussi "que" des images, c'est à dire un fragment de réalité, chargé de sous-entendus et d'intentions diverses, par lesquelles nous nous laissons parfois manipuler. Aussi immédiates qu'elles puissent paraître, elles ne le sont sans doute pas tant. Elles nécessitent, comme les œuvres abstraites, que nous nous posions des questions, que nous exercions notre regard de façon active. Et les expériences actuelles engendrées par l'intelligence artificielle vont se charger de nous le rappeler dans un avenir proche.

Les œuvres abstraites ne sont pas plus muettes que les images qui nous entourent. Et nous espérons que cette exposition vous proposera quelques clés qui vous permettront de dialoguer avec elles.

# Nature morte

Des siècles durant, les artistes n'auront eu de cesse de "mimer" le réel. Ou de tenter d'y parvenir du mieux possible. Mais leur démarche a toujours été double : représenter avec véracité un paysage, un objet, un personnage... et dans le même temps signifier, symboliser, transcrire une idée à travers la peinture. La nature morte est de ces genres picturaux qui ne représentent pas les choses pour elles-mêmes, ou pas seulement. La nature morte est une invitation à questionner l'éphémère, le mortel, la vacuité...

Avec la tentation de l'abstraction, les objets disparaissent, semblent se dissoudre ou se diluer. Le sujet s'évapore... Comme pour mieux nous rappeler qu'une nature morte, ce n'est pas le réel. C'est d'abord comme le disait Maurice Denis de la peinture "en un certain ordre assemblée" sur la toile pour signifier... quoi, ici ? L'évanescence des choses ? Peut-être l'absurdité du monde ? Les artistes tentent en tout cas de fuir l'anecdote, ne se contentent plus de l'apparence des objets. Ils nous invitent à prendre conscience qu'une peinture, aussi "réaliste" soit-elle, reste une peinture. C'est-à-dire un point de vue singulier sur le monde. Et que ce point de vue peut s'exprimer de bien des manières !

# Paysage

Le sujet se dissout. Et le paysage lui aussi s'efface. Il s'abstrait. L'histoire du paysage en peinture nous rappelle que le report sur la toile en deux dimensions d'un espace en trois dimensions oblige l'artiste à faire des choix, à adopter un cadre, un point de vue. Le paysage pictural est une vision d'un espace, une traduction, et, même très réaliste, une distorsion du réel.

Les artistes abstraits vont pousser cette distorsion pour nous faire entrer dans la matière même du paysage, dans les sensations qu'il procure. Si l'on ne reconnaît plus l'arbre ou le building, on s'immerge dans l'humidité d'un jour de pluie, dans l'immensité d'un champ, on pourrait palper la matière des nuages... Bref, on se rapprocherait de l'essence du paysage, plutôt que de son image.

Le temps passé à cette expérience compte : nous spectateurs qui accordons notre attention à une œuvre y passons un certain moment. Dans ce moment, des expériences se font. Finalement, la disparition du paysage en peinture, c'est aussi pour nous une ouverture vers de nouvelles expériences spatio-temporelles. De la traduction mentale d'un espace à la traduction d'un espace mental, celui de l'artiste, n'y aurait-il qu'un pas ?

# Abstraction géométrique

Déchargé de l'obligation au réalisme, l'artiste peut transformer l'espace de la toile en un formidable terrain de jeu et d'exploration. Jouer des formes et des couleurs ! L'abstraction autorise les associations les plus osées, l'alternance des formes et des contre-formes, l'utilisation de tons complémentaires... Des assemblages qui créent du rythme. Qui impriment notre rétine au gré d'un tempo propre à la composition.

De cette expérience, on pourrait dire qu'elle est hors du temps, hors du monde. Chez certains, il sera en effet question de se détacher le plus possible de notre vision rétinienne. Mais chez d'autres, la géométrie c'est aussi la possibilité de montrer le tout petit, l'infiniment petit. Comme une vue du monde exploré au microscope.

*“Un monde qui en chacun de ses détails, chacun de ses signes se souvient du monde entier” (Jean Bazaine, Notes sur la peinture d'aujourd'hui, 1953).*

Le pur langage plastique ne s'abstrait jamais complètement... d'un certain rapport au monde.

# Informel

Si le sujet se dissout, la peinture reste un langage. Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, certains peintres feront l'expérience d'un langage abstrait. Les traits de pinceaux forment comme autant de signes qui, bout à bout, formeraient comme autant de phrases... qu'il nous faudrait décoder. Traduire.

Le signe, ce serait comme une écriture à interpréter. Une écriture singulière - la voix de l'artiste qui s'exprimerait à travers sa propre langue ? Ou bien une écriture universelle ? Car à se laisser porter, il semblerait que chacun puisse dépasser les barrières de la langue. La matière raconte, elle vibre, elle est chaotique, douce. Elle impose ou s'efface. Elle retient la lumière ou bien au contraire la nourrit... Alors, chacun interprètera ce sens de la matière en fonction du ressenti provoqué. Car l'abstraction, c'est aussi une invitation à plonger à l'intérieur de soi-même, à porter attention à nos émotions, douces ou vives, lumineuses ou douloureuses.

# Geste

Du signe, le regard se porte sur le geste. La matière, déposée sur la toile, est marquée du geste même de l'artiste. Depuis les impressionnistes, on s'interroge : pour mieux dire la singularité de la vision proposée à travers la peinture, la trace du geste du peintre ne pourrait-elle pas rester apparente ?

La touche s'épaissit, virevolte, se trouve contenue, en rythme... Le geste de l'artiste imprime la toile. Il imprime la matière. Il insuffle une certaine énergie à la représentation qui se déploie sous nos yeux. La matière, façonnée par le peintre, traduit des émotions. Ainsi il dit ce qu'il est lui, dans l'instant de la création mais le geste dans son mouvement resté visible rejoue à chaque réception l'acte de création sous les yeux du spectateur qui est ainsi invité à y prendre part.

# Matériaux

Débarrassés de l'injonction de signifier, attendus à ne plus livrer que ce que l'on a sous les yeux, des artistes de l'abstraction interrogent alors l'œuvre d'art dans ses composants même : le médium, le support, le cadre, le matériau... En explorant tous les possibles : ajouter du volume, retirer, plier, froisser, fendre, ils offrent une autre possibilité d'exprimer le geste artistique, l'art en train de se faire en permanence.

Alors la main ne dirige plus, volontaire et consciente, l'outil de l'artiste mais celui-ci choisit de se laisser guider par la matière elle-même. Bois, pierre, fibre textile, toile, papier, comme la densité des peintures à l'huile ou acrylique, la transparence des encres, le pouvoir colorant des plantes, les traces du temps, le matériau a ses propriétés expressives propres. À l'artiste d'en jouer, quitte à se laisser faire. À se laisser aller aux joies du hasard et de l'aléatoire.

Enfin pour les plus radicaux c'est le statut même de l'art et sa limite (sa fin ?) qui est remis en question par la présentation crue de ses composants et de son élaboration, pour eux-mêmes.

Présenté au MuMa dans l'exposition "Le vent. Cela qui ne peut-être peint" en 2022, Julius Baltazar voit son travail intégrer les collections du musée grâce à deux donations successives, en 2022 puis en 2023, de près de 80 œuvres. Datées de 1981 à 2022, elles forment un ensemble représentatif des grandes recherches de l'artiste depuis les années 1980.

L'artiste Julius Baltazar éclot en autodidacte au milieu des années 1960, quelque part dans l'univers de l'École de Paris, dans la parenté conjointe du surréalisme et de la poésie.

Dix années plus tard, il a posé le vocabulaire de toute une œuvre. Dessinateur, peintre, graveur, toujours dans la proximité fructueuse du monde des lettres, il chemine depuis dans ses paysages rêvés, dictés par sa main, librement maître des outils de l'artiste.

Peinture, gouache, encres, crayons arlequin dialoguent et calligraphient son écriture sans alphabet de poète abstrait, initiant couche après couche sur la surface la profondeur de sa vision.

Espaces, ciels, marines, les paysages de lumière intérieure de Julius Baltazar, dont la genèse remonte aux rivages de ses années d'enfance, ont une évidence universelle. Ils sont chacun définitifs dans leur évocation du temps et de l'infini et tous sont complémentaires dans leur narration du monde vu par son regard d'artiste.



Cette exposition, produite par la Ville du Havre,  
est organisée par le MuMa - Musée d'art moderne André Malraux.



Elle est soutenue financièrement par le Cercle des mécènes du MuMa :  
(*Alsei, Aris, Chalus Chegaray & Cie, CIM - Compagnie Industrielle Maritime, Engie,  
Helvetia, LiA, MG Management, Safran Nacelles, Société Générale,  
Société d'Importation et de Commission, TGS France, TotalEnergies*)

CERCLE DES  
MÉCÈNES  
DU MUMA

**Commissaire scientifique de l'exposition :**

*Clémence Poivet-Ducroix*, attachée de conservation, MuMa-Musée d'art moderne André Malraux,  
assistée de *Marie Bazire, Michaël Debris, Jérôme Pimont* et *Chloé-Alizée Clément*